

CHANSON

DU CLUB DE RAQUETTES "FRONTENAC" D'OTTAWA
PAROLES DE M. HORACE-J. KEARNEY

I

Frontenac ! ce beau nom
Illustre notre histoire :
Toujours vaillants, sachons
Le porter avec gloire.
Toujours, toujours,
La nuit comme le jour.
Youpe, youpe. . .

II

Allons, mes bons amis,
Ayons tous du courage,
Que jamais les soucis
N'abondent nos parages.
Toujours, toujours,
La nuit comme le jour.
Youpe, youpe. . .

III

La raquette est pour nous
Une double nature,
Il nous est toujours doux
D'aller à l'aventure,
Toujours, toujours,
La nuit comme le jour.
Youpe, youpe. . .

IV

Vive le président !
Votons-lui confiance :
Il est sage et prudent,
Et plein de complaisance.
Toujours, toujours,
La nuit comme le jour.
Youpe, youpe. . .

V

Deployons nos talents
Après de nos épouses ;
Ailleurs, soyons gais,
Sans les rendre jalouses.
Toujours, toujours,
La nuit comme le jour.
Youpe, youpe. . .

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Je viens de recevoir le *Numéro-Souvenir*, Noël 1896, une gracieuseté de Françoise—je l'ai lu d'une couverture à l'autre—même les annonces. Il y en a une surtout, contre le mal de tête, qu'il aurait été plus malin de mettre à la fin du numéro, mais, sous la direction de Françoise, ça ne pouvait pas arriver, n'est-ce pas ?

Le tout est gentiment dit, et nos maîtres se prononceraient.

Au firmament de la littérature féminine de Ville-Marie, je vois briller des étoiles qui ne sont pas du tout de sixième grandeur.

Allons, messieurs les jeunes du MONDE ILLUSTRE, dans cette Athènes du nouveau monde, occupez-vous les degrés, alors que les dames seules conquerront les palmes de l'Attique ? Ne faites point les Belpyrrus, ne laissez pas les dames prendre vos vêtements pour aller briller aux assemblées de la nation.

Travaillez, lisez, griffonnez, corrigez (un Rinfret à la main, autrement...) puis éditez, allez vous inspirer chez l'ami Béliveau, un Crémazie en herbe, vous dis-je, poète comme lui, comme lui libraire.

Et nous, des hauteurs du Minnesota, nous vous donnons nos oreilles : "Fils d'Apollon, accordez vos lyres," nous sommes fiers de vous, nous brillons par vous, confrères. Est-ce assez Tarascon ?

Revenons au *Souvenir*.

Ce numéro est très intéressant et aussi très intéressé à la question de la femme émancipée. Les articles de Mme Dandurand et d'Yvonne sont étonnants.

Mais je me suis aperçu qu'en énumérant les rôles que la femme a joués dans tous les siècles on en a publié un qui, pas plus que :

Monseigneur l'évêque d'Autun,
N'était un prélat du commun...

ne me semble, comme on dit en politique, une quantité négligeable.

Je pense renforcer d'un argument de plus ou de trop, la cause des dames en tirant de l'histoire le fait qui suit :

Il a existé un ordre religieux où les hommes furent soumis aux femmes. Il n'y a qu'en France qu'on pouvait en avoir eu l'idée. Ça été une singularité dans l'Eglise, mais tout de même un trait de galanterie française.

L'abbé qui fit pareille fondation, malgré la sainteté incontestable de sa vie, est toujours demeuré sur les marches de l'autel, il n'a jamais été que "Vénéérable." Si les citoyennes prennent en mains, un beau jour, le gouvernement de la chose publique, elles pourront s'aboucher avec la congrégation des Rites, pour mettre ce vénérable à sa place.

Robert d'Arbrissel est le nom du fondateur ; il est né en 1045, en Bretagne, dont le souverain était alors Conon II. Il fit ses études à Paris et reçut même le bonnet de docteur. Il fut d'abord vicaire-général de l'évêque de Rennes ; puis après la mort de ce prélat, il enseigna la théologie à Angers.



Religieuse de Fontevraud

RELIGIEUSE DE FONTEVRAULT

Peu de temps après, voulant mener une vie plus parfaite, il engagea un de ses amis à le suivre dans le bois de Craon, où ils se cachèrent et vécurent en ermites.

La réputation de ce nouveau Jean-Baptiste s'étendit au loin, on accourut de tous côtés pour entendre ses instructions, lui demander des conseils et se mettre sous sa conduite. Hommes et femmes, personne ne voulait plus le quitter, et il fut obligé de loger toute cette multitude dans les bois voisins de celui où il s'était établi.

Robert construisit, en 1094, dans la forêt de Craon, un monastère qu'on appela *La Roë*. On n'y vivait que d'aumônes et de racines.

C'était l'époque des croisades. Notre saint fut obligé par le pape Urbain II de prêcher de ville en ville afin d'exciter les chrétiens à se porter en Asie pour délivrer les saints lieux de la présence des infidèles, ou au moins à faire pénitence de leurs péchés, pour attirer la bénédiction de Dieu sur les armes de ceux qui allaient partir pour une si noble entreprise.

L'enthousiasme était universel. Ceux qui restaient en France se promettaient de prier, d'entrer en religion et le nombre de mondains qui vinrent trouver Robert fut si grand, qu'il ne savait où les loger. Tous les bois d'alentour en étaient remplis.

Près de la ville de Candes, où mourut saint Martin, s'offrait un vallon, dans lequel coulait un ruisseau, au milieu d'une plaine inculte, couverte de ronces et de buissons.

C'est dans cet endroit, appelé *Font-Evraud*, que Robert construisit des cellules, d'un côté pour les hommes, de l'autre pour les femmes, et deux oratoires, un pour chaque sexe. Les femmes y chantaient les louanges de Dieu tandis que les hommes travaillaient, défrichant la terre ou exerçaient chacun le métier qu'ils connaissaient, pour vivre.

Le silence qui régnait (grâce aux femmes, sans doute) parmi cette multitude était admirable, et l'état misérable où ils se trouvaient par leur pauvreté leur fit donner, par le fondateur, le nom de *paucres de Jésus-Christ*.

Chaque jour lui amenait de nouveaux disciples, quelquefois des familles entières. Il ne refusait personne et il éleva plusieurs monastères dans la même localité. Un était pour les vierges et les veuves, au nombre de trois cents religieuses ; un autre pour cent vingt malades ; et un troisième pour les pécheresses qui faisaient pénitence.

Les hommes eurent aussi une habitation séparée, et enfin une grande église fut construite en 1119, pour tous les monastères réunis.

Il y avait donc trois monastères de femmes et un seul d'hommes. Les trois premiers furent dédiés à la sainte Vierge, et le quatrième à saint Jean l'Évangéliste. Pour lors, se rappelant que Notre Seigneur mourant avait dit à sa mère ; "Femme, voilà votre Fils !" et à saint Jean : "Mon Fils, voilà votre mère !" la pensée lui vint que la sainte Vierge était supérieure à saint Jean, il convenait que, dans son ordre, les femmes fussent supérieures aux hommes : qu'ainsi les hommes seraient soumis aux femmes, comme saint Jean avait été soumis à Marie.

La première supérieure qu'établit Robert fut Herlande de Champagne, veuve du sire de Monsoreau ; la seconde fut Pétronille de Craon, veuve du baron Chemillé, qui devint à la mort du fondateur, supérieure générale de tout l'ordre.

La règle de saint Benoît y fut adoptée ; en plus, abstinence de viande et un silence continu. Le voile des religieuses devait toujours être baissé, de manière à leur cacher entièrement la bouche. Les robes devaient être de l'étoffe la plus commune, sans apprêts et d'une laine non teinte. Quand une religieuse était dangereusement malade, on la transportait à l'église pour y recevoir les derniers sacrements.

Les religieux faisaient l'office canonial entre eux, ils n'avaient rien de propre. Ce qui restait de leur table était rendu aux religieuses, et par elles distribué aux pauvres. Aucune femme ne pouvait être reçue dans leur couvent. Ils ne pouvaient se mêler d'aucune affaire étrangère à leur institut, être témoins ou cautions pour personne. Les provisions de l'ordre, l'argent provenant des fermes étaient exclusivement tenus par les religieuses. Les religieux ne pouvaient admettre aucun novice à la profession, ce droit n'appartenait qu'à l'abbesse.

La nouveauté de cet institut, qui n'a jamais eu son pareil, excepté quelques monastères de l'ordre de Sainte-Brigitte, ne pouvait manquer de trouver des contradicteurs. Il y en a encore de nos jours.

Cependant en 1113, le Pape confirma l'ordre qui passa les Pyrénées et la Manche ; mais en Angleterre il devait être moins bien accueilli, vu son esprit et son origine française.

Plusieurs princesses d'Orléans, de Bourbon, en furent abbeses.

C'est à l'abbaye de Font-Evraud qu'on envoyait les princesses filles de France, pour leur éducation.

J'ai mentionné l'ordre de sainte Brigitte de Suède—j'en veux dire un mot avant de terminer cet article déjà trop long.

Ayant fait bâtir un monastère, à Wastein, en Suède, pour soixante religieuses, elle mit dans un bâtiment séparé du même monastère, *treize prêtres*, (le nombre treize n'effrayait pas cette noble dame) en l'honneur des *douze apôtres*... et de saint Paul, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Eglise, (Saint-Augustin, Saint-Ambroise, Saint-Jérôme, Saint-Grégoire) et huit frères convers.

Les hommes étaient soumis aux religieuses quant au temporel mais les religieuses étaient sous leur con-